

Dialogue et réciprocité transformatrice au cœur de la solidarité: des outils pour créer une dynamique de transformation sociale durable.

Lorsqu'on parle de solidarités, on porte l'idée de mise en œuvre, de projets, d'objectifs. On cherche à se solidariser dans un but, en vue d'une action, d'un changement social. La solidarité peut donc être analysée comme un moyen de réaliser un projet, un idéal. Beaucoup de réflexions et de travaux tournent autour de cette idée de projet.

Toutefois, pour moi, il est clair qu'au cœur de la question des solidarités se pose la question du relationnel. La solidarité rime-t-elle avec uniformité ou avec diversité et pluralité ? La question de la « Rencontre » (Martinez, 2004) se pose donc alors avec force et aussi, avec elle, la question de l'ouverture et celle du changement.

D'abord, il m'apparaît que la diversité des « cultures », des visions du monde est primordiale à la vie humaine comme la diversité biologique l'est à la vie tout court. L'échange, la confrontation, la friction, l'intelligence collective sont primordiales pour aller plus loin, pour trouver des voies de passages. Santos, par exemple, insiste sur l'importance de la pluralité du monde comme voies de passage contre le « suicide collectif humain » actuel. Il propose de s'ouvrir aux « épistémologies du Sud ». Le respect de l'autre, de son identité, de sa singularité est aussi essentiel. Cette reconnaissance de l'altérité ne m'apparaît pourtant pas si simple.

D'une part, pour que la solidarité ait lieu, il faut qu'il y ait un mouvement vers l'autre et la création d'un point de rencontre, ce qui exige le déplacement de chacun. D'autre part, pour que la solidarité s'incarne dans un changement durable, il faut qu'il y ait aussi changement au sein des personnes, sans quoi, les participants eux-mêmes sont des freins au changement extérieur qu'ils proposent.

C'est autour de ces axes que se déploie ma présentation : réflexion issue de ma pratique d'intervention sociale et d'une recherche-action-transformation que j'ai réalisée au sein de cette même pratique.

1 La difficulté de bien accompagner

C'est d'abord au sein d'une pratique de coopération internationale que j'ai pris conscience de la difficulté de bien accompagner le changement. À cette époque, j'étais déjà très

critique de la coopération. J'en connaissais les travers : l'ingérence, la colonisation culturelle, l'assistanat, la dépossession du pouvoir d'agir, etc. Malgré cela, la coopération m'attirait inéluctablement : la rencontre de l'autre, de l'altérité, l'échange, l'exotisme et la possibilité de contribuer à un mieux-être là où ça pouvait être vraiment utile. Je savais que j'étais capable de faire mieux, de faire autrement, car je portais les valeurs d'un monde pluriel, du respect des cultures, du développement endogène, de l'empowerment et de la réciprocité. J'étais ouvert, curieux, patient. Bref, j'avais ce qu'il fallait pour renverser la vapeur.

Grâce à la tenue d'un journal personnel, j'ai fini par réaliser peu à peu que plusieurs de mes actions, de mes comportements, de mes attitudes non seulement ne correspondaient pas à mon idéal, mais allaient à l'encontre de mes valeurs et de mes intentions mêmes. Au bout du compte, je ne faisais pas ce que je voulais faire. Quelque chose en moi, plus grand que ma volonté, me dominait en quelque sorte et m'amenait, à l'insu de ma conscience, dans une direction non voulue. Jusqu'à un certain point, je reproduisais ces comportements et attitudes d'ingérence, de colonisation, d'assistanat que je contestais. Cette prise de conscience m'amenait un urgent besoin de réponses.

Deux grands constats en ressortent; ils sont tous deux la cause de ce que j'appelle notre enfermement cognitivo-perceptuel.

1.1 On habite des mondes différents

Le premier est que chacun de nous habite dans une compréhension du monde qui lui est propre et dont il est prisonnier (Vachon, 1995a, Panikkar, 1974, 1975; Mattos, 2005; Morin, 2001; Mead & Blumer, Weber, Schutz dans Delory-Momberger, 2005). Selon le paradigme constructiviste et les approches interprétatives, phénoménologiques, interactionnistes qui en découlent, notre appréhension du monde passe par une sélection et une interprétation des éléments de la réalité (Delory-Momberger, 2005). Chacun de nous appréhende des parties plus ou moins différentes de cette réalité ou les appréhende différemment (Panikkar, 1975, 1974, dans Vachon, 1995). Une partie de cette perception est formée par la culture : croyances, savoirs, savoir-faire, règles, normes, interdits, rites, valeurs, mythes, idées, acquis. Mais ce monde n'est pas seulement formé par la culture. La perception est composée de plusieurs niveaux qui peuvent être imagés par des sphères concentriques.

Une de ces sphères d'appréhension du monde est plus individuelle. Elle a trait à la culture familiale, personnelle, de même qu'à la psychologie de l'individu, à sa construction personnelle, son éducation, son expérience de vie, son caractère, son tempérament, sa sensibilité et ses émotions. L'individu ne peut voir le monde que par ses yeux.

Puis, au-delà des cultures, dans notre environnement moderne, agit une autre sphère de perception : l'horizon d'intelligibilité occidentale. Notre représentation du monde, et celle de bien des cultures, est maintenant conditionnée par cette vision qui postule plusieurs vérités : la linéarité temporelle, la projection de soi et de ses besoins (Panikkar, 1975); l'individualisme et le succès individuel, l'objectivité matérialiste de la réalité, l'impératif de la croissance, etc. Cette vision se pose en savoir universel et hégémonique.

En résumé, chacun de nous vit enfermé dans son cadre conceptuel, dans une vision du monde qui lui est propre et au milieu de certitudes et d'évidences qu'il « croit » universelles, alors que nous sommes dans le monde des croyances et des perceptions (Edgar Morin, 2001).

On ne peut appréhender le monde et agir sur lui qu'à partir de cette réalité qui est nôtre. À la fois notre compréhension et nos actions sont limitées par cet horizon.

1.2 On n'est pas libre dans nos relations

Le deuxième constat est celui du manque de liberté de la personne au sein de ses relations interpersonnelles. C'est tout notre construit psychoaffectif qui influencent notre être au monde, et cela sur deux niveaux pour le praticien social : individuel et professionnel.

D'une part, nous entrons en interaction avec les autres à partir de mécanismes inconscients hérités et développés dans notre enfance. Nos construits et mécanismes psychologiques, nos schèmes d'action, complexes, nos enjeux, impératifs et injonctions limite la personne dans ses interactions en créant des automatismes réactionnels (Monbourquette :1997), des programmations qui sont très rarement remis en cause. Ils s'inscrivent dans notre personnalité et déterminent le type de relation que l'on connaîtra en général tout au long de notre vie (Portelance : 1994).

D'autre part, le contexte professionnel contraint aussi la relation dans sa dimension psychologique. Selon Argyris et Schön (1974, 1978; Argyris, 1983, 1993) et St-Arnaud (1992, 1995), tout praticien a besoin de se sentir compétent. Ainsi, poussés par ce sentiment de

compétence, la majorité des praticiens, et ce malgré les valeurs qu'ils portent, vont dans l'action appliquer un modèle d'usage dit d'expert. Ce modèle est caractérisé par une gestion unilatérale du processus d'intervention, par un contrôle accru de la situation et même de l'interlocuteur (Duguay, 1999, dans Dionne, 1999). L'intervenant cherche alors à maximiser ses gains, diminuer ses pertes, à supprimer ses sentiments négatifs (Argyris, 1993).

Au final, nous vivons des relations où chacun est pris dans sa « boîte ». Nous ne sommes pas libres d'agir dans la relation et nous ne sommes pas libres non plus de laisser l'autre agir librement. Cela est encore plus vrai si l'univers de l'autre est très différent du nôtre. L'intention et la connaissance ne sont pas suffisantes pour agir hors de ces mécanismes et perceptions et pour offrir plus de liberté à la relation pour soi et pour l'autre.

1.3 La relation d'accompagnement est nécessairement dichotomique

La relation d'accompagnement, qui met en présence un professionnel (l'aidant, l'accompagnateur, l'organisateur) et une personne, un groupe (l'aidé, l'accompagné) est particulièrement influencé par ces deux états. Ainsi prise, la relation d'accompagnement ne peut être que dichotomique, et ce sur plusieurs points : elle est d'abord hiérarchique à cause des différences de savoir, de pouvoir, de statut, de rôles que l'on ne peut contourner. Cette relation présente aussi une différence cinétique. On y trouve un intervenant (trop souvent) statique et un aidé que l'on cherche, ou qui cherche à se mettre en mouvement, qui tend à être dynamique. L'intervenant, au sein de cette relation précise, n'est pas là pour se transformer, mais pour aider l'autre ou pour transformer l'extérieur. Il se présente alors comme un être fini, porteur de savoir, d'équilibre, de complétude. Il y a donc cette inéquation entre «le dynamique» et «le statique», entre la mise en mouvement et la préservation d'une identité. Les rapports praticien-clientèle sont souvent unidirectionnels, proposant le changement chez l'accompagné sans remise en question de l'accompagnant, car ce dernier n'a pas à apprendre de l'aidé. Il est de plus le détenteur de savoir et de la posture juste qu'il doit transmettre. Par les rôles tenus dans la relation, sa structure hiérarchique, la posture d'expert, et aussi l'idée que le professionnel est là pour l'autre et non l'inverse, la relation laisse peu de place à la bidirectionnalité, à la réciprocité, à l'équilibre des rapports.

Ajoutons à cela que le praticien ne fait pas toujours ce qu'il veut faire. Comme nous l'avons mentionné, il est aussi conditionné, aliéné, pris dans sa programmation psychologique,

ces mécanismes et sa conception du monde. « Il est dans sa boîte. » Tous ces mécanismes inconscients font que les relations d'accompagnement sont souvent empreintes d'ingérence et de contrôle de la part du praticien. D'une part, on veut le bien pour l'autre, mais on ne peut le penser qu'à partir de soi, de sa « boîte ». D'autre part, comme le dit Martinez (2004), devant l'étrangeté et l'inconnu qui met en péril notre intégrité et notre identité, la première réaction est la peur et le rejet qui s'expriment à travers le besoin d'assimiler, de faire disparaître toute trace d'altérité. L'accompagnateur, comme toute autre, n'est pas à l'abri de cette réaction inconsciente. La quête d'un sentiment de compétence et le modèle d'expert contribuent à cette réaction assimilatrice.

On comprend donc qu'au sein de toute pratique d'accompagnements, s'y trouve un mouvement inverse, opposé à ce que l'on veut faire (autant dans les dynamiques individuelles, de groupe ou collectives). Il y a toujours dans nos actions un peu d'ingérence, ce qui va à l'encontre de l'autonomisation des personnes. D'une part, ce mécanisme s'oppose à l'éthique du dialogue de Malherbe et d'autre part, il nuit à la démocratie radicale que revendiquent Dardot et Laval comme un essentiel à la création de communs, à cette « égalité de tous dans le prendre part ».

Après un tel constat, comment le praticien social, l'intervenant, l'initiateur de solidarités, peut-il se renouveler et renouveler sa pratique d'accompagnement ?

« Le monde que nous avons créé est le résultat de notre niveau de réflexion, mais les problèmes qu'il engendre ne sauraient être résolus à ce même niveau. » Albert Einstein

2 Questions

Pour répondre à cet enjeu de la relation d'accompagnement, une double question émerge :

1- Comment accompagner sans s'ingérer, sans tenter de tirer les autres vers notre conception de la réalité ou de "ce qui est bien pour eux" ? Comment permettre à chacun de puiser dans ses identités culturelles et personnelles pour se déployer, s'épanouir; pour créer sa propre voie à partir de sa singularité. Comment favoriser au mieux l'autonomie et comment conjuguer ces autonomies diverses en un mouvement solidaire ?

2- Comment moi-même devenir plus autonome, plus libre ? Comment d'une part arrivé à « sortir de ma boîte », de ma conception du monde et m'ouvrir aux mondes des autres, et d'autre part, dépasser mes mécanismes relationnels ?

3 Hypothèse

La voie que j'ai imaginée fut celle de la Réciprocité transformatrice : c'est l'idée que le praticien s'engage à travailler à sa propre transformation par et au sein de la relation d'accompagnement.

L'enjeu ici n'est pas de ne pas agir sur l'extérieur, au contraire. Mais bien de tourner une partie de son regard sur soi, pour s'engager à se transformer soi-même par le biais de cette relation-là.

D'abord, cela m'apparaissait être le moyen le plus sûr d'éviter les pièges inconscients de son propre bagage culturel et de ses construits psychologiques. Ensuite, l'hypothèse que je défends est que la mise en mouvement du praticien par un processus de transformation va nécessairement agir sur la relation, la rendant plus égalitaire, plus ouverte, plus libre. Cette transformation relationnelle va permettre de déployer ce que Martinez (2004) appelle un espace métaphorique, ou dialogique, permettant la rencontre des personnes et leur transformation libre et autonome en libérant un nouveau champ de possible pour les interlocuteurs. Ainsi, les accompagnés pourraient, à leur tour, s'engager librement dans leur propre transformation.

C'est le principe appliqué de l'AUTOPOÏÈSE de Malherbe (2000) : la création de soi par soi, qui n'est possible que dans le dialogue et qui, par conséquent, nécessite l'autonomie des individus et la réciprocité. Ces états sont créés par l'engagement du praticien dans sa propre autopoïèse et dans la relation.

4 Terrain et résultats

J'ai donc réalisé un projet de Recherche-action-transformation en m'engageant dans ma propre transformation au sein de ma pratique d'accompagnement tout en documentant le processus à l'œuvre et ces effets.

Mon terrain de recherche principale fut un terrain spontané, opportuniste. Travaillant comme coordonnateur de projet pour une organisation sociale, je décidais de mettre en place une

gestion participative avec mon équipe de travail. Un conflit dû, entre autres, à ces transformations et à des visions du monde bien différentes éclata au sein de mon équipe. Je décidais de mettre en application ma théorie et de m'engager dans ma propre transformation pour trouver une solution à l'impasse relationnelle.

Pour ce qui est des résultats, il faut retenir principalement que cette approche a permis au praticien, comme aux partenaires de la relation de développer plus de liberté (autonomie) face à leurs mécanismes relationnels (perso et professionnels) et face à leurs cadres culturels, leurs morales individuelles, leurs dogmes. Cela a ainsi permis des lâcher-prises sur des valeurs, des besoins et des intentions de part et d'autre permettant l'avènement de nouveaux possibles dans la relation et dans le projet commun. Une connaissance importante de l'autre s'est développée en même temps qu'une compréhension, que la confiance, la cohésion, l'ouverture à l'autre et plus particulièrement une reconnaissance et une acceptation (bien loin de la tolérance) de l'altérité, de la différence.

Face au projet commun de mise en place d'une gestion participative, il s'est développé une grande synergie au sein de l'équipe, une complémentarité et un déploiement des forces, jamais espéré. La gestion participative s'est déployée dans une coordination très organique, dans une grande fluidité. Au final, c'est toute l'équipe de travail qui s'est engagée dans une transformation de ses pratiques.

5 Le rôle des outils de recherche

La méthodologie est essentiellement narrative, portée par des théoriques et des méthodes phénoménologiques et praxéologiques. Un journal de bord, analysé sur une base quasi quotidienne, sert bien sûr de collecte de donnée principale, mais a comme principale fonction d'être un outil «métaperceptuel» pour le praticien. Il lui permet de ce voir dans l'action, de prendre conscience et de décortiquer ses interactions. En se percevant, il peut alors s'engager à transformer ses relations, à agir différemment, à être au monde différemment.

Dans un deuxième temps, un récit de pratique a été produit à partir de ce journal analysé et mis en dialogue avec les partenaires relationnels. La mise en commun de ce regard intimiste sur soi et sur tout le processus relationnel a permis de démystifier, de comprendre, d'accueillir ce processus et les personnes qui en font partie. Cette nouvelle étape de dévoilement a alors permis

aux interlocuteurs de s'engager plus profondément dans leur propre transformation, créant encore plus de cohésion et de synergie dans une compréhension et un respect mutuel impossible à prévoir.

Ces outils de recherche ont été essentiels à l'engagement du praticien dans sa transformation en permettant le regard sur soi et sur ses interactions, la prise de conscience et la réflexion essentielle à l'engagement. Ils lui ont aussi permis, par la distanciation qu'ils offrent, d'être à la fois tout à fait dans l'action (engager) et hors de l'action (observateur) et ainsi d'être moins en réaction. Ils ont ainsi supporté une constance relationnelle essentielle à la création de l'espace métaphorique transformateur.

Si, comme l'ont affirmé Pierre Dardot et Christian Laval¹, lors d'un séminaire sur les communs et le développement des territoires — et je partage cette idée — la praxis est une condition essentielle au cœur des transformations (personnelles et) collectives, la Réciprocité transformatrice me semble être un catalyseur, un émulateur de cette praxis, car elle multiplie l'effet de l'engagement dans l'action des acteurs.

6 Conclusion

À l'origine, cette démarche de recherche n'avait nullement la prétention d'étendre ses résultats à la transformation sociale ou au développement des collectivités. Elle visait l'amélioration des pratiques. Par contre, elle semble, selon cette première étude, générer des résultats fort positifs dans ce domaine. Ces résultats très enthousiasmants donnent à cette démarche de recherche-action-transformation un potentiel intéressant comme outil d'action sociale dans le champ des solidarités humaines et des initiatives collectives. Ce potentiel mérite d'être exploré et expérimenté plus à fond.

Le mahatma Gandhi disait « Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde ». J'ai longtemps cru que cet aphorisme nous commandait d'être ce que nous voulons qu'il advienne en finalité, que l'on s'impose dans le présent ce futur. Aujourd'hui, je comprends tout autrement. Gandhi nous demande tout simplement d'être ce changement, de toujours être engagé à se renouveler, et j'ajoute « au contact des autres ».

¹. Auteurs de « Commun : essai sur la révolution au XXIe siècle ». Propos exprimé le 7 mai 2017 lors d'un séminaire à St-Camille, en Estrie, Québec : « Le développement des territoires et la co-construction des Communs »

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARGYRIS, Chris et Donald A. SCHÖN. 1974. *Theory in practice : Increasing professional effectiveness*. Jossey-Bass Publisher. San Francisco.
- ARGYRIS, Chris et Donald A. SCHÖN. 1978. *Organizational learning : A theory of action perspective*. Addison-Wesley Publisher Co. Reading. MA.
- ARGYRIS, Chris. 1983. *Reasoning, Learning, and Action*. Jossey-Bass Publisher. San Francisco.
- ARGYRIS, Chris. 1993. *Knowledge for Action : A Guide to Overcoming Barriers to Organizational Change*. Jossey-Bass Wiley Publisher. San Francisco.
- BÉRARD, SÉBASTIEN. 2012. « Dynamique relationnelle et transformation réciproque : un défi de coopération. Analyse du renouvellement d'une pratique d'accompagnateur de changement en contexte de rencontre interculturelle ». Mémoire présenté à l'Université du Québec à Rimouski comme exigence partielle de la maîtrise en Étude des pratiques psychosociales. 304 p.
- BRUNDTLAND, Gro Harlem. 1987. *Notre avenir à tous, rapport de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement de l'ONU*. Les Éditions du Fleuve, Paris. 1987
- CLUB DE ROME. (1972). *Halte à la croissance. Rapports sur les limites de la croissance*.
- COMEAU, Liane. 2011. *Personnalité et tempérament*. Revue Naitre et grandir. Avril 2011 http://naitreetgrandir.com/fr/etape/0_12_mois/viefamille/fiche.aspx?doc=ik-naitre-grandir-enfant-personnalite-temperament.
- DARDOT, Pierre et Laval, Christian. 2017. Séminaire à St-Camille, en Estrie, Québec : « Le développement des territoires et la co-construction des Communs » Propos exprimés le 7 mai 2017.
- DELORME, André. 1982. *Psychologie de la perception*. Éditions Études vivantes. Montréal.
- DELORY-MOMBERGER, Christine. 2005. *Histoire de vie et recherche biographique en éducation*. Paris. Economica. Anthropos. P93-116.
- DIONNE, Claude. 1999. « Aspects phénoménologiques, processus et transformation inhérents à l'apprentissage de la coopération ». Essai présenté à la faculté des lettres et sciences humaines pour l'obtention de la maîtrise en psychologie des relations humaines. Université de Sherbrooke. Résumé. 26 p.

- DUGUAY, L.M. 1999. Changer son modèle d'intervention professionnel. Essai-synthèse (M-Ps). Université de Sherbrooke.
- FONTAN, Jean-Marc, RENÉ, Jean-François (2014). « La recherche partenariale et la mobilisation citoyenne : innovation sociale de rupture ou de continuité? », dans J.-M Fontan, J.-L. Klein, D. Bussières (dir.), Le défi de l'innovation sociale partagée, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 85-113.
- FREIRE, Paulo. 1983. Pédagogie des opprim es (suivi de) Conscientisation et révolution. Collection La Découverte. Édition Maspero, Paris. 202p.
- GODIN, J. (2015). L'aggravation des inégalités de richesses, entre domination et contestation. Alternatives sud, L'aggravation des inégalités.
- HARDOON, Deborah. 2015. Insatiable richesse : toujours plus pour ceux qui ont déjà tout. Oxfam. GB. https://oxfam.qc.ca/questions-rapport-inegalites/?gclid=CjwKEAjwI9DIBRCG_e3DwsKsizsSJADMmJ11YSJR8yhrSc5KVn81z9DGzjdhdl_mVgeRg84e3VjV-xoCPsPw_wcB
- JULIEN. Éric. 2001. Le chemin des neuf mondes. Édition Albin Michel. Paris. 289 p.
- JURDANT, M. (1988). Le défi écologiste. Boréal.
- MALHERBE, Jean-François. 1997. La conscience en liberté : Apprentissage de l'éthique et création de consensus. Editions Fides. Montréal. 69 p.
- MALHERBE, Jean-François. 2000. Le nomade polyglotte : L'excellence éthique en postmodernité. Coll. L'essentiel. Editions Bellarmin. Québec. 225 p.
- MARTINEZ, Annick. 2004. « Le phénomène de la rencontre : Un pont vers l'altérité et le changement.  tude du point de vue de la psychologie herméneutique, du phénomène de la rencontre dans VENDREDI OU LES LIMBES DU PACIFIQUE de Michel Tournier ». Thèse présentée comme exigence partielle du doctorat en psychologie. Université du Québec   Montréal. Montréal. 303 p.
- MARTINEZ, Annick. 2004. « Le phénomène de la rencontre : Un pont vers l'altérité et le changement.  tude du point de vue de la psychologie herméneutique, du phénomène de la rencontre dans VENDREDI OU LES LIMBES DU PACIFIQUE de Michel Tournier ». Thèse présentée comme exigence partielle du doctorat en psychologie. Université du Québec   Montréal. Montréal. 303 p.
- MATTOS, Ana. 2005. « Transformer notre vision de l'environnement par le dialogue interculturel avec les cultures autochtones. Analyse compréhensive d'expérience de vie et étude de cas ». Mémoire pr esent e dans le cadre du programme de la maîtrise en science de l'environnement. Université du Québec   Montréal. 152p.

- MONBOURQUETTE, Jean. 1997. Apprivoiser son ombre, le côté mal aimé de soi. Éd. Novalis, Ottawa. 157 p.
- MORIN, Edgar. 2001. La méthode. 5. L'humanité de l'humanité. L'identité humaine. Coll. Points, Essai. Éd. du Seuil. France. 357 p.
- PANIKKAR, Raimundo. 1974. « Le mythe comme histoire sacrée ». Dans Le sacré, sous la dir. de Castelli. E. Édition Aubier. Paris.
- PANIKKAR, Raimundo. 1975. « Le temps circulaire : Temporisation et Temporalité ». Dans Temporalité et Aliénation, compte rendu du Colloque organisé par l'Instituto di stutia filosofia. Rome. Éd. E. Castelli. Édition Aubier. Paris. Pp. 207-246.
- PORTELANCE, Colette. 1994. La communication authentique : L'éloge de la relation intime. Collection Psychologie. Les éditions de CRAM. Montréal. 224 p.
- RAINE, Peter Anthony. S.d.. « Le chaman et l'écologiste. Pour un nouveau dialogue avec la nature ». Traduction française prépublication de : Idem. 1998. « Who guards the guardians? The practical and theoretical criteria for environmental guardianship ». Thesis presented for the Doctora of Philosophy in Goegraphy. Massey University.
- ROSENBERG, Marshall B. 2005. Les mots sont des fenêtres (ou des murs) : Introduction à la communication non violente. Édition Jouvence. Thonon-les-bains. France. 271 p.
- SANTOS, Boaventura de Sousa. 2011. Épistémologies du Sud. Dans Études rurales. Janvier-juin 2011. No 187. P 21-50.
- SERRE. Fernand, Bruno BOURASSA et Denis ROSS. 1999. Apprendre de son expérience. Les presses de l'université du Québec. Québec. 181p.
- ST-ARNAUD, Yves. 1992. Connaître par l'action. Coll. Intervenir. Les presses de l'université de Montréal. Montréal. 112 p.
- ST-ARNAUD, Yves. 1995. L'interaction professionnelle. Efficacité et coopération. Les presses de l'université de Montréal, Montréal. 219 p.
- VACHON, Robert. (Dir.) 1990. Alternatives au développement : Approches interculturelles à la bonne vie et à la coopération internationale. Institut Interculturel de Montréal. Coll. Alternatives. Éd. du Fleuve. Montréal. 350 p.
- VACHON, Robert. 1995. « Guswenta ou l'impératif interculturel : Pour un accord de paix renouvelé entre la nation mohawk et les états-nations nord-américains (et leurs peuples). Première partie ». InterCulture, vol. XXVIII, no 2. Cahier 127. 80 p.
- WILBER, Ken. 1993. Les trois yeux de la connaissance : La quête du nouveau paradigme. Coll. l'Esprit et la Matière. Éditions Le rocher. Montréal. 213 p.